

Inauguration du théâtre de L'illusion

J PAR JEU
29 SEPTEMBRE 2023



© Cindy Boyce

L'ouverture d'un nouveau théâtre est toujours un événement. Le jeudi 28 septembre, à l'angle des rues Saint-Denis et Beaubien, à Montréal, en présence du maire de l'arrondissement Rosemont-La Petite-Patrie, François Limoges, d'artistes et de nombreux invité-es, on procédait, dans une ambiance festive, à l'inauguration officielle du nouveau théâtre de L'illusion. Le nouvel espace de création et de diffusion dédié aux arts de la marionnette pour les jeunes publics est le résultat de quatre décennies d'engagement et de détermination.

Comme l'a mentionné la directrice artistique et codirectrice générale, Sabrina Baran, « réussir à bâtir un tout nouveau lieu culturel au cœur de Montréal demande à toutes les parties prenantes de l'audace, de la passion et une grande ténacité. » Fondée en 1979 par le regretté Petr Baran et sa compagne, Claire Voisard, L'illusion, Théâtre de marionnettes a passé des années sur le Plateau Mont-Royal avant de s'installer, en 2013, dans un ancien Dunkin' Donuts, transformé en dépanneur Couche-Tard, « le premier à être fermé par le propriétaire après que les employé-es aient manifesté le souhait de se syndiquer », comme le rappelait François Limoges.

Il aura fallu une décennie, dans ce lieu bien situé mais aux espaces restreints, pour faire aboutir le projet de construction de quelque 8,9 M \$, incluant les études de faisabilité préalables, l'acquisition du terrain, la réhabilitation des sols et l'acquisition d'équipements spécialisés. Avec sa salle principale de 120 places, son studio multifonctionnel pouvant accueillir 50 personnes, ses nouvelles loges pour les artistes et ses bureaux pour le personnel, L'illusion a enfin tout ce qu'il faut pour offrir un accueil bonifié aux familles et aux groupes scolaires et pour le développement prometteur d'un pôle rassembleur au cœur de la communauté.



La nouvelle salle réservée au jeune public (en rouge sur la photo) sera adjacente au Centre des arts de la scène Jean-Besré, rue du Dépôt, à Sherbrooke.

(Images, gracieuseté Côté scène)



Des lieux pensés pour eux

Sophie Pouliot

Cet automne, L'illusion, Théâtre de marionnettes a rouvert ses portes, à l'intersection des rues Saint-Denis et Beaubien, après avoir été entièrement reconstruit. Toujours dans la métropole, la Maison Théâtre doit rendre son emplacement actuel à son locateur, le cégep du Vieux Montréal, donc elle cherche un endroit où s'établir. À Québec, le Théâtre jeunesse Les Gros Becs réaménage la caserne Dalhousie, tandis qu'à Sherbrooke, on érige en ce moment même une nouvelle salle de spectacle qui sera destinée aux jeunes publics.

De part et d'autre, on crée donc des espaces de spectature spécifiquement adaptés aux besoins des enfants, qu'il s'agisse de bambins, de petits d'âge préscolaire ou d'adolescents. Cette conjoncture apparaît des plus propices à s'interroger sur les conditions spectatorielles favorisant la réception des œuvres par ceux et celles pour qui elles ont été conçues.

L'univers du théâtre jeunes publics, au Québec, fleurit allègrement. Les compagnies se multiplient, les formes se diversifient, les propositions scéniques éclosent et circulent en tournée. Encore faut-il qu'elles jouissent de lieux aptes à les accueillir. Or, ce n'est pas le cas, actuellement, à Sherbrooke, selon Lilie Bergeron, directrice générale du diffuseur spécialisé en théâtre et danse jeunesse Côté scène : «Les artistes [sherbrookoïis] jouent plus ailleurs que chez nous, parce qu'il n'y

a pas de salle adéquate.» Trop exigus ou bien trop vastes, les espaces présentement disponibles dans la municipalité estrienne ne correspondent pas aux jauges privilégiées pour les représentations destinées aux jeunes publics. Pour Ann-Janick Lépine, cheffe de la division culture de la Ville de Sherbrooke, construire une nouvelle salle «n'est pas un choix, c'est une nécessité». Celle-ci sera adjacente au Centre des arts de la scène Jean-Besré, situé en plein cœur de la cité.

Du côté de la Maison Théâtre, la situation est diamétralement opposée : l'auditorium actuel apparaît pratiquement parfait à la directrice artistique de l'institution, Sophie Labelle. Si bien qu'elle et son équipe aimeraient le reproduire presque à l'identique dans leurs futurs locaux, tout en bénéficiant, bien entendu, des récentes avancées technologiques et en s'arrimant aux nouvelles normes d'accessibilité universelle. Parmi les avantages appréciables qu'offre la salle de la rue Ontario, Sophie Labelle cite ceux-ci : «La pente est faite de façon à ce qu'un adulte ne cache pas un enfant qui s'assoit derrière lui; il y a beaucoup d'espace entre les rangées pour qu'on puisse se lever, gigoter ou aller à la salle de bain sans faire lever tout le monde; l'acoustique a été conçue de sorte que les comédiens n'aient pas à se briser la voix, même si les jeunes publics sont géné-

ralement un peu plus bruyants que des spectateurs adultes; il y a aussi la question des angles de vue en marionnette : des spécialistes se sont penchés sur la question pour s'assurer que personne ne voit, derrière le castelet posé sur la scène, toute la magie qui s'y prépare. Tout ça, on veut le répliquer.»

Sabrina Baran, directrice artistique de L'illusion, compagnie de création ayant son propre lieu de représentation – ce qui est exceptionnel au Québec – depuis une trentaine d'années (sur près de quarante-cinq ans d'existence), confie que son équipe aussi tenait à préserver ce qui fait le charme de leur théâtre. «La première chose à laquelle on a pensé, relate-t-elle, a été qu'on voulait conserver la proximité [entre public et artistes] même si on augmente le nombre de spectateurs. Que l'espace reste intime.» L'illusion s'était d'abord installé dans des locaux précédemment occupés par un magasin de télévisions usagées (rue de Bienville, en plein cœur du Plateau-Mont-Royal), puis a réaménagé ceux laissés vacants par une succursale de Dunkin Donuts, y a passé environ sept ans, avant de démolir le bâtiment et d'en ériger un nouveau, beaucoup plus grand et dont la salle principale peut accueillir 120 spectateurs.

Aussi passés maîtres dans l'art de faire avec les moyens du bord, Les Gros Becs, quant à eux, ont provisoirement élu domicile dans un ancien magasin La Baie, au centre commercial Fleur de Lys, à Québec. C'est dans ce lieu inattendu – pourtant savamment adapté –, succédant à d'autres gîtes temporaires, que le diffuseur présente ses spectacles, d'ici à ce que ses nouveaux quartiers généraux soient prêts. Ceux-ci, en cours de construction, comporteront une salle de 330 places, soit une centaine de plus que celles présentement disponibles. Jean-Philippe Joubert, directeur général et codirecteur artistique des Gros Becs, attend «impatiemment» d'avoir accès à cette capacité d'accueil accrue, car son organisme n'arrive pas à répondre à la demande des écoles et des familles de la capitale. Ce nouveau théâtre, lové dans le bâtiment historique de la caserne Dalhousie, ancien repaire d'Ex Machina, la compagnie de Robert Lepage, portera le nom officiel de La Caserne, scène jeune public.



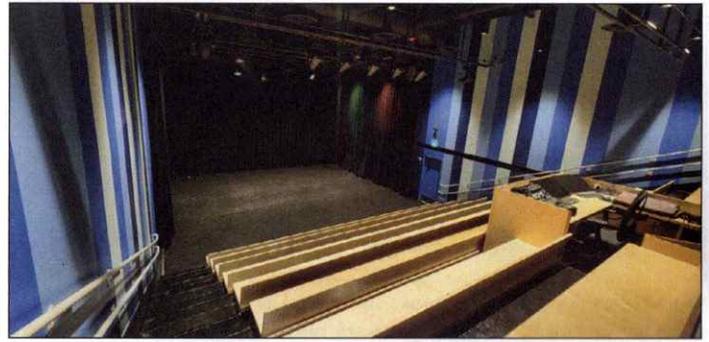
La caserne Dalhousie

(Images, SBTA + Delort & Brochu, architectes)



L'illusion.

(Photos : Sabrina Baran)



La grande scène du Théâtre de L'illusion.

Plus qu'une salle

Si une salle d'environ 350 places semble s'établir comme un standard permettant une certaine rentabilité et la mise en place d'échanges internationaux, le théâtre jeunes publics a pour particularité de comporter de nombreuses créations destinées à un auditoire restreint, ce que l'on appelle des « petites formes ». C'est notamment le cas des spectacles pour tout-petits, mais aussi de quelques œuvres s'adressant aux plus vieux et requérant un contexte de représentation plus intime. C'est pourquoi L'illusion a tenu à avoir deux salles, une moyenne et une de modestes dimensions, plutôt qu'une seule plus grande. Les Gros Becs auront aussi un petit espace de jeu supplémentaire à leur disposition. À Sherbrooke, une fraction du très grand hall de la nouvelle salle pourra être fermée pour présenter des œuvres à vingt-cinq ou trente enfants à la fois. Même son de cloche du côté de la Maison Théâtre, qui aspire à se nantir d'un tel second plateau. « En ce moment, explique Sophie Labelle, on doit [installer le public, pour les petites formes, avec les comédiens] sur scène. Pendant ce temps, on ne peut donc pas utiliser la salle. » Ces seconds terrains de jeu servent en outre aux répétitions des prochaines productions au calendrier, ainsi qu'à offrir des résidences de création à des artistes.

Néanmoins, il n'y a pas que les espaces de représentation qui comptent. Les aires de circulation, d'attente, voire de médiation culturelle revêtent également une importance considérable. Elles doivent favoriser l'efficacité des déplacements des groupes scolaires, mais aussi tenir lieu de « cocon pour les familles, qu'elles puissent se trouver un coin pour lire un livre ou le programme, pour jaser », comme le fait remarquer Sophie Labelle. Tous doivent s'y sentir les bienvenus, tant les tout jeunes que les presque adultes. « Lorsqu'on parle à des architectes ou à des designers, précise Sabrina Baran, on doit expliquer que, oui, on fait du théâtre pour enfants, mais que ce n'est pas une garde-

rie... c'est un théâtre. » À L'illusion, « l'entrée en salle évoque une petite cabane en bois, mais elle est assez sobre. L'absence de fioritures permet d'être polyvalent. » Or la ligne peut être mince entre le potentiel de plaire à tous et l'inaaptitude à séduire qui que ce soit, comme le note la directrice artistique de la Maison Théâtre : « Il faut éviter la neutralité – auquel cas, personne n'est interpellé par le lieu –, mais pouvoir être multifonctionnel. » Un beau défi.

Outre l'esthétique, participent au sentiment de bien-être de nombreux détails d'ordre physique. Jean-Philippe Joubert a soupesé bien des considérations de cet ordre, entre autres : à quelle hauteur doit se situer l'œil magique des robinets, le bruit des séchoirs à mains électriques pourrait-il ébranler les spectateurs appartenant à la neurodiversité? Dans les futurs locaux des Gros Becs, le comptoir de la billetterie sera à hauteur d'enfant, et il en est de même à L'illusion, dont la moitié des lavabos et des cuvettes de toilettes sont à l'avenant.

Si l'accessibilité universelle est une priorité pour tous (mobilité réduite, malentendance, malvoyance...), les fauteuils de théâtre, afin que tous soient confortablement installés pour apprécier l'œuvre qui leur est proposée, constituent un enjeu... de taille. Non seulement il faut prévoir certains sièges plus larges pour accommoder les personnes rondes – la nouvelle salle adjacente au Centre Jean-Besré comptera trois formats de fauteuils différents –, mais il faut éviter que les bancs se referment sur les tout-petits qui y prennent place. À L'illusion, on a conservé la « pratique et chaleureuse » banquette, tout simplement. À Sherbrooke, « il y a eu une sérieuse étude des sièges, raconte Lilie Bergeron, on en a essayé des dizaines et des dizaines de modèles : à ressort, à battant, avec ou non un trou entre le dossier et l'assise... On a finalement opté pour des sièges à battant et à contrepoids – avec une assise assez longue pour accueillir un adulte, mais pas trop pour les petites jambes

– qui ne se refermeront pas sur l'enfant », peu importe son gabarit.

Pour Sabrina Baran, toutefois, au-delà de toute autre considération, ce qui prime lorsqu'il s'agit de favoriser sérénité et réceptivité chez le public de la relève, c'est la façon que l'on a de lui ouvrir les bras : « La priorité pour nous est d'accueillir chaque spectateur un à la fois, doucement, chacun étant important. Quand on sent un enfant nerveux, on peut se pencher, lui souhaiter la bienvenue ainsi qu'un bon spectacle. C'est tellement simple, mais je pense que ça fait une différence. Et même avec 120 enfants à la fois, je crois qu'on va être capable de maintenir ce petit rituel. »

Que ce soit de cette façon ou encore en souhaitant, comme Sophie Labelle, prévoir un espace de médiation permettant aux élèves de rencontrer les artistes après la représentation; en s'assurant, comme aux Gros Becs, qu'une rangée entière de bancs puisse être retirée pour accueillir un groupe d'élèves en fauteuils roulants; ou en misant sur une salle de type « boîte noire » comme à Sherbrooke, qui peut être aisément adaptée aux besoins de l'auditoire et des compagnies, ce à quoi les théâtres jeunesse travaillent si ardemment, c'est à faire en sorte que les expériences théâtrales élaborées pour les jeunes puissent les rejoindre, atteindre en leur esprit et en leur âme leur plein potentiel de bienfait et d'émerveillement. Une bien noble tâche assurément.

(lu)



La Maison Théâtre, à Montréal.

L'illusion : croire en son public

Sophie Pouliot



Contes du littoral

(photo : Laurence Gagnon-Lefebvre)

15

Il serait bien naïf de penser que les marionnettes se distinguent entre elles à leur gaine ou à leurs fils. Ce ne sont là que des détails techniques. Ce qui caractérise une marionnette, ce qui la singularise et lui confère en même temps une appartenance, c'est l'âme que lui insufflent ses créateurs. À la fois artistes et artisans, ceux-ci ont chacun leur manière de donner la vie à des matériaux inanimés. Et parce qu'ils leur transmettent une part de leur propre humanité, on se prend à y croire, à rire ou à être ému avec elles, l'âge du spectateur n'important, finalement, que bien peu.

Au cœur du milieu foisonnant qu'est celui de la marionnette au Québec (assez pour que plusieurs événements majeurs lui soient consacrés, dont le biennal Festival international des arts de la marionnette [FIASM], au Saguenay, ainsi que les annuels Festival de Casteliers et Festival Marionnettes Plein la rue, ce dernier étant tenu dans l'arrondissement de Verdun à Montréal), il y a une compagnie, qui fête cette année ses quarante ans, dont la démarche artistique a quelque chose de particulièrement émouvant.

L'illusion, Théâtre de marionnettes a pignon sur rue dans un adorable petit studio niché au centre de la métropole, à l'angle des rues Beaubien et Saint-Denis. En quoi leur travail est-il si unique? D'aucuns pourraient citer la beauté lyrique de la majorité de leurs créations; le caractère organique qui en harmonise tous les aspects, des décors sculptés dans le bois aux musiques inter-

prêtées *in situ* à partir de différents objets hétéroclites; la relation fusionnelle qui unit toujours humains et pantins sur scène ou bien d'autres qualités encore. Néanmoins, ce qui, à mon sens, s'avère le plus beau chez les artisans de L'illusion, c'est la confiance qu'ils accordent à leur public, le respect profond qu'ils lui témoignent, qu'il soit préadolescent ou encore d'âge préscolaire.

La compagnie a été fondée par Claire Voisard – véritable encyclopédie de la marionnette – en collaboration avec feu Petr Baran en 1979. Maintenant, c'est avec sa fille, Sabrina Baran, qu'elle assure la direction artistique de L'illusion, tandis que Stéphanie Baran, son autre fille, se charge du développement et de l'innovation. Qu'implique le fait de travailler ainsi en famille? «On ose se demander des choses qu'on n'exigerait jamais de nos autres collaborateurs», confie Sabrina Baran. Lire ici d'investir un nombre incalculable d'heures dans leur entreprise commune, à laquelle elles croient toutes avec une foi inébranlable. La direction artistique bicéphale partage aussi une seule et même vision : «On parle souvent de l'enfant comme du spectateur de demain. Nous ne le voyons pas du tout ainsi. Au contraire, il est à 100 % présent dans l'aventure théâtrale qu'on lui propose. Encore plus que l'adulte, qui conserve un certain retrait face à ce qui se passe sur scène. Les petits ont une capacité d'observation immense et aussi une grande sensibilité. Ils ressentent les émotions des personnages, même lorsque ceux-ci parlent très peu», estime Sabrina Baran. «On travaille toujours dans le respect de l'enfant, pour faire de ce jeune citoyen un individu bien équipé pour s'intégrer au monde où il vit. Et si on utilise la marionnette, c'est qu'on juge que c'est l'outil le plus à même d'atteindre cet objectif», lance, convaincue, Claire Voisard. Ce à quoi sa partenaire s'empresse d'ajouter : «Et on le fait en le surprenant et en surprenant aussi les adultes autour de lui; en tant qu'artistes, on veut toujours aller plus loin en explorant les multiples et infinies ramifications de notre art millénaire.»

Un auditoire sous-estimé

Le répertoire de L'illusion est tout à l'image de cette vision. Pensons d'abord aux spectacles solos de Claire Voisard – où elle est, néanmoins, loin d'être seule puisqu'elle partage la scène avec une ou plusieurs marionnettes – destinés à la petite enfance et reprenant librement des contes classiques, qu'il s'agisse de *Jacques et le haricot magique*, *Les Habits neufs* ou *Pain d'épice*. Constamment reprises depuis leur création, ces productions intimes permettent à l'actrice-marionnettiste-narratrice de parler directement aux petits spectateurs et même de leur répondre lorsque ceux-ci prennent l'initiative d'intervenir dans le récit. Or, la vétérante excelle à intégrer les commentaires des jeunes à sa narration, à les percevoir (c'est du moins l'impression qui parvient jusqu'aux gradins) comme un apport plutôt qu'une nuisance. C'est toujours avec douceur, humour ainsi qu'une considération manifeste qu'elle interagit avec cet auditoire aussi franc qu'imprévisible.

Ce n'est pas la seule façon dont se concrétise le credo des Voisard-Baran, qui évitent la facilité comme le plus redoutable des écueils et qui vont même jusqu'à tracer un parallèle entre la marionnette et la poésie : «Elle peut susciter des émotions intenses en très peu de mots : c'est une économie de tout pour arriver à l'essentiel, c'est une métaphore», soutient la doyenne du tandem. Cette conception n'est certainement pas étrangère au fait que



Claire Voisard dans *Pain d'épice*

(photo : Michel Pinault)



Jacques et le haricot magique

(photo : Marie-Claude Pion-Chevalier)



Tommelise

(photo : Michel Pinault)



À la belle étoile

(photo : Jean Briand)

certaines des œuvres de L'illusion, comme le spectacle à l'esthétique sous-marine *Ondin*, ou encore *Tommelise*, inspiré du conte aussi connu sous le nom de *La Petite Poucette*, osent de longs moments sans paroles, où l'onirisme, les couleurs, les formes, le mouvement et la musique occupent toute la place. «Quand j'étudiais en République tchèque, mes professeurs décrivaient la marionnette comme un art de synthèse, au sens où elle regroupe toutes les disciplines artistiques. Pour moi, c'est véritablement un mariage entre les arts visuels et les arts de la scène», ajoute Claire Voisard.

À une époque où, au cinéma, à la télévision et dans les jeux vidéo, la surenchère de stimuli fait loi, ces propositions épurées apparaissent particulièrement audacieuses. Le théâtre serait-il le dernier rempart, l'irréductible domaine où la contemplation trouve toujours grâce auprès des jeunes? «Certes, ils sont habitués aux écrans, mais il ne faut pas minimiser l'impact qu'un spectacle vivant peut avoir sur eux. C'est bien plus que du 3D!» avance Sabrina Baran.

«On sous-estime vraiment l'enfant. Il a le goût d'apprendre, il a une présence, une conscience aigüe; il est curieux. Même si certains ont des difficultés à l'école, à se concentrer par exemple, dans un spectacle, ils voient tout tout tout. Combien de fois on entend des commentaires d'adultes surpris de constater que l'enfant a compris des choses qui sont passées totalement inaperçues à leurs yeux. Et c'est notre défi, lorsque l'on crée pour les jeunes! Il faut porter attention à tous les détails en tentant de se rapprocher de leur vision et de leur sensibilité», ajoute sa codirectrice artistique.

À titre d'exemple, ces dames citent l'interprétation que font certains enfants d'*À la belle étoile*, adaptation du conte *Hansel et Gretel* très souvent reprogrammée depuis sa création en 2010. Spontanément, plusieurs jeunes spectateurs décrètent que la sorcière et la mère ne font qu'une. Non contents d'en avoir l'impression diffuse, ils soutiennent leur théorie à l'aide de détails observés au cours du spectacle, tel le fait que la couverture sous laquelle dorment le frère et la sœur, offerte par la mère, fait aussi office de tablier pour la harpie anthropophage.

Quand exigeant rime avec charmant

C'est donc habités par la conviction d'avoir affaire à un auditoire perspicace et à l'instinct sûr que les dirigeantes de L'illusion et leurs collaborateurs ne se mettent aucune ornière. Ce qui ne veut évidemment pas dire que leur processus de création soit exempt de doute. Bien au contraire. «Quand nous avons présenté *Philémon et Baucis*, j'ai bien cru qu'on allait huer dans la salle!» confesse Claire Voisard. Avouons qu'il était d'une intrépidité indéniable de proposer aux préadolescents un opéra pour marionnettes. Et, pourtant, la réception fut bonne. «Les jeunes ont aimé découvrir la musique de Haydn», explique modestement la marionnettiste.

Les plus récentes créations de la compagnie sont le fruit de cette même certitude quant à l'ouverture d'esprit des enfants. *Conte du littoral*, présenté en première au dernier festival Les Coups de théâtre, est inspiré de la vie et de l'œuvre du médecin et écrivain Jacques Ferron, un matériau qui, à priori, semble bien peu soir au théâtre jeunesse. Pourtant, selon Sabrina Baran, «les univers qu'il crée, qui sont ancrés dans le réel et qui tout à coup basculent dans la fantaisie, se prêtaient parfaitement, pour moi, à la ma-



Philémon et Baucis

(photo : Stéphanie Baran)

riquette». Et sa collègue de compléter : «Il y a aussi sa foi en l'enfance. Dans chacun des contes de Ferron, l'enfance revient, comme le socle de l'individu, comme un miroir de l'adulte. Ses personnages enfants affichent toujours une grande force, comme Tinamer, qu'on retrouve dans le spectacle. Elle voit le beau, elle voit la nature, elle est capable d'imaginer des mondes dans la cour arrière.»

Aussi original et hardi, bien que très différent, le spectacle *Tommelise*, variation sur le conte d'Hans Christian Andersen, marie la marionnette à la danse contemporaine. La protagoniste, qui part à la découverte de l'univers et d'elle-même, y est à la fois incarnée par une menue poupée et par une danseuse, et la narration repose en grande partie sur le mouvement plutôt que sur les mots. Cette petite merveille de spectacle, dont la beauté, la douceur, l'ambiance feutrée et le rythme enveloppant captivent, se promènera dans tout le réseau Accès Culture au cours des prochains mois, dans le cadre des tournées du Conseil des arts de Montréal (CAM). Toute la saison 2019-2020 de L'illusion, Théâtre de marionnettes sera d'ailleurs nomade, car ses quartiers seront entièrement revampés. On construira¹ une salle de spectacle tout aussi intime, mais légèrement plus spacieuse, une salle supplémentaire multifonction (pouvant servir pour des représentations à très petite jauge ou de salle de répétition, ou encore à l'accueil d'autres compagnies en résidence), ainsi qu'un plus grand hall qui permettra à la compagnie et à son public de poursuivre et de pérenniser la relation précieuse et unique qui s'est développée entre eux au fil des quatre dernières décennies.



1. Sur ce projet d'agrandissement, prévu dès l'installation dans le bâtiment d'un ancien dépanneur Couche-Tard, voir notre volume 36, n° 2, automne 2013.

LEDEVOIR

«Conte du littoral»: épopée créative du côté de Ferron

Marie Fradette

Collaboratrice

10 novembre 2018

Inspiré par l'oeuvre, mais aussi par la vie de l'auteur et médecin Jacques Ferron, le théâtre de marionnettes L'illusion, en collaboration avec le Village en chanson de Petite-Vallée, investit l'imaginaire de l'écrivain dans Conte du littoral, un tout nouveau spectacle qui sera présenté en première pendant le festival Les coups de théâtre.

Sans être une adaptation de l'oeuvre ou d'un roman de Ferron, la pièce propose une immersion dans son «Conte du littoral»: épopée créative du côté de Ferron. Isolé afin d'écrire, un auteur se laisse tranquillement et graduellement envahir par son imaginaire. « Un peu à son insu, et doucement, les personnages vont prendre toute la place dans son espace et réussir à l'emmener complètement dans leur univers à eux », raconte au Devoir Sabrina Baran, la metteuse en scène et codirectrice artistique de L'illusion.

« Nous n'avons pas voulu faire un portrait qui soit totalement réaliste ou historique de l'homme. Mais nous nous sommes plutôt laissés porter par nos intuitions pour qu'il devienne notre vision à nous, notre fantôme de Jacques Ferron. Cet auteur, ce médecin qui veut désespérément créer. Il est la base de l'inspiration », poursuit-elle.

L'immense respect et l'intérêt pour cet homme qui a marqué le Québec ont servi de point de départ à la pièce qui s'est faite en collaboration avec les gens du Village en chanson et de la côte gaspésienne, là où Ferron a exercé son métier de médecin pendant quelques années. « L'idée a germé avec Alan Côté et Marc-Antoine Dufresne, explique Baran. On décrit souvent le style de Ferron comme étant du réalisme merveilleux, très ancré dans le Québec, mais empreint d'une belle folie. Notre Conte du littoral reflète la Gaspésie telle que mise en scène par l'auteur. On ne pouvait pas choisir une seule oeuvre, donc notre texte — écrit par Louis-Charles Sylvestre — devient une histoire à part entière [...]. On a bien sûr gardé ses mots et sa poésie. »

Le travail, qui aura duré deux ans, a été ponctué de plusieurs allers-retours sur la côte gaspésienne, là où l'équipe de L'illusion a travaillé de concert avec les jeunes et les adultes de la place. « Les jeunes des écoles primaires qui entourent le Village en chanson nous ont suivis dans les étapes de notre création. [...] Et nous avons fait la même chose pour la composition de la musique, qui est assurée par le petit-fils de Jacques Ferron, Nicolas Ferron, qui fera partie intégrante du spectacle en jouant en direct sur scène. Donc, il a aussi présenté ses idées aux jeunes. C'est précieux d'avoir ce retour pendant le processus. Ça nous nourrit. »

Revisiter le géant

S'attaquer à l'oeuvre de ce géant de la littérature québécoise et offrir une proposition qui respecte et témoigne de son univers sans le dénaturer a provoqué au départ un réel vertige chez Baran et ses acolytes. « Par où commencer ? Après toutes nos lectures, on a décidé d'y aller avec notre sensibilité. On a ressorti des éléments qui nous touchaient plus particulièrement et on s'est fait une cartographie de l'univers ferronien. Louis-Charles s'est reclus pendant quelques mois pour essayer de ramener nos idées dans un texte qui est complètement de lui, mais qui met en lumière de grands moments de l'écriture de Ferron », explique Sabrina. Si la création reste le thème central de ce spectacle mettant en vedette plusieurs marionnettes et quelques humains, l'enfance est, comme le dit Baran, le « fil lumineux qui vient pousser l'auteur à continuer son écriture ».

Dans la quantité et la diversité des propositions offertes en dramaturgie jeunesse, peu encore ont exploré les classiques québécois. Porter Jacques Ferron à la scène, c'est ainsi permettre à la jeune génération de connaître l'homme, le créateur et sa poésie, tout comme aux adultes de se réimprégner de ce géant. Pour Sabrina, faire découvrir ce qui a été fait avant participe de notre culture et de ce que nous sommes. « C'est important qu'on n'oublie pas, de faire un devoir de mémoire en quelque sorte. La littérature québécoise, c'est aussi la base de notre culture. Ce qu'on aimerait bien, c'est qu'après le spectacle, les gens aient envie de plonger eux aussi dans certaines de ses oeuvres pour découvrir ce qui a déjà été écrit et se laisser emporter par son imaginaire. »

LEDEVOIR

«Archipel»: ensemble dans l'immensité

Marie Fradette

Collaboratrice

7 mai 2022

Théâtre

Quatre ans après la création de Contes du littoral, une immersion dans l'univers créateur de Jacques Ferron, Sabrina Baran, codirectrice générale et directrice artistique du théâtre de marionnettes L'Illusion, imagine un recommencement du monde au milieu de la mer, dans un archipel inventé, intemporel, peuplé de nombreuses créatures, un univers tenu à bout de bras par trois sœurs étoiles.

« Archipel, c'est un long voyage parti d'une petite étincelle qui est née quand j'étais moi-même sur un archipel au Japon », raconte l'idéatrice de la pièce au bout du fil. Une étincelle qui s'appelle Et moi je suis une île, d'Anthony Phelps, un roman qui a servi de point de départ et d'inspiration à Archipel.

« C'est un grand voyage qu'on a fait pour cette création-là, qui a germé il y a environ quatre ans. Un long parcours qui nous a menés à ce spectacle qui va être présenté au festival Petits bonheurs en mai », souligne avec excitation Sabrina Baran.

Le spectacle est un voyage poétique au cœur de l'immensité, fait en compagnie de trois interprètes, « trois femmes — qu'on appelle nos sœurs étoiles parce qu'elles portent en elles un peu l'humanité —, une musicienne, une danseuse contemporaine et une marionnettiste, qui arrivent dans cet espace particulier, notre archipel, et qui le créent devant les enfants, devant les spectateurs », explique la metteuse en scène.

Un espace mouvant, dit-elle, réalisé à partir d'arches de bois transformées tout au long du spectacle. « Les trois interprètes imaginent un genre de recommencement du monde où tout bouge, dans lequel on découvre différentes formes de vie [...] On se rend ainsi jusqu'à une forme qu'on appelle Gaïa, l'esprit de notre archipel, qui se promène à travers tout l'espace », raconte Baran. Dans ce parcours poétique et métaphorique, poursuit-elle, les sœurs étoiles inventent et découvrent tout à la fois un monde et se rendent compte, au final, de la beauté et de la force que peut apporter le fait d'être ensemble.

La mer, ce fil rouge

Tout comme dans les dernières créations de Baran, Ondin et Contes du littoral en tête, la présence de l'eau est omniprésente dans ce nouveau spectacle. « Je pense qu'effectivement c'est ce qui lie mes créations. Pour Ondin, j'ai exploré le fond des eaux, pour Contes du littoral, cette mer était à l'horizon, et pour Archipel, la mer, c'est un peu ce qui nous lie. Elle est à peine évoquée dans la pièce, mais, effectivement, ça fait partie de ce lien, de ce qu'on vit quand on regarde l'horizon immense et vaste, qui peut nous mener vers autre part. Ça reste ça. En tant que créatrice, les moments les plus inspirants dans ma vie ont toujours été liés à l'eau, à la mer », explique Baran. Elle établit d'ailleurs une corrélation entre l'enfance et ce sentiment éprouvé devant l'étendue de la mer, cette façon de se sentir petit devant l'immensité du monde qui se dresse devant nous.

Ces tout-petits qui seront tout yeux tout oreilles lors du festival Petits bonheurs restent d'ailleurs, selon Baran, le plus exigeant et le plus authentique de tous les publics. « Ce qu'ils ont de particulier, c'est qu'ils ont une capacité impressionnante d'être présents à 100 % et qu'ils captent l'essence de ce qu'on dit, ressentent les choses. » C'est un public qui ne doit jamais être sous-estimé, jamais tenu pour acquis, à qui il faut faire confiance et qui demande aux créateurs et aux interprètes d'être vrais, francs, souligne-t-elle. « Chaque fois que je crée pour eux, jamais je ne vais abandonner une idée en me disant qu'ils ne comprendraient pas. Quand on crée pour les tout-petits, on va vers l'essence de ce qu'on veut dire. Tous les détails sont importants, il ne faut jamais se relâcher. »

Le spectacle s'offre justement comme un voyage sensoriel au cœur d'un archipel réinventé, où tout est à faire, à imaginer, à découvrir. « Un grand voyage avec plein de détails, de profondeurs. Et ce que ça donne au final, c'est un spectacle en douceur, en lumière, qui est une célébration de la vie. » Un spectacle de marionnettes, objet de tous les possibles, qui permet d'aller au-delà du réel, d'inventer un nouveau monde, tout un archipel.

CRITIQUES

Archipel : Ode à l'émerveillement insulaire



PAR SYLVIE ST-JACQUES
31 DÉCEMBRE 2022



On a souvent l'impression que les récits d'aventures, les contes comme *Robinson Crusoé* ou ceux de Jules Vernes, ont majoritairement été construits à partir d'une vision masculine. Certes, il y a eu Moana, Dora et Fifi Brindacier pour transmettre aux jeunes la notion selon laquelle le goût de l'exploration, le courage, l'amour du défi et de la découverte ne sont pas l'exclusivité des garçons. Reste qu'en général, pour ce type d'histoires, le point de vue narratif est ancré dans une tradition assez genrée, qui penche en faveur d'une perspective mâle.

Archipel, de L'illusion, Théâtre de marionnettes, s'ajoute au répertoire des pièces pour le très jeune public (3 à 6 ans) qui racontent l'émerveillement d'une façon plus féminine, plus holistique. Avec le concours de trois interprètes – Maryse Poulin, Citali Germé et Paola Huitron –, ce spectacle est une performance surtout axée sur l'expérience sensorielle et intuitive de la découverte des mondes. En somme : un voyage plus intérieur qu'extérieur, qui a tout pour happer l'attention et la curiosité des petites.



Stéphanie Baran

Exploratrices étoiles

Un décor amovible, constitué de modules de bois ondulés, occupe la scène de la Maison Théâtre, qui prend ainsi la forme d'un archipel formé de trois îles mystérieuses, abordées par un trio d'exploratrices qui se définissent comme des « sœurs étoiles ». **Celles-ci les traversent, les modifient, les escaladent, en portant le texte plus poétique que linéaire signé Louis-Charles Sylvestre, qui évoque la possibilité de vaincre nos peurs, d'écouter nos désirs et nos rêves, de goûter à la vie. En somme, de participer activement à sa propre existence.**

Les objets, habilement agencés à la structure dramaturgique, jouent également un rôle central dans le spectacle. Grâce au concours des percussions, celui-ci se déploie sur une trame musicale interprétée en direct, qui ajoute à l'envoûtement. Des boules lumineuses, que les trois comédiennes manipulent et déplacent avec soin, évoquent une présence assidue et rassurante. **Et, bien sûr, puisqu'il s'agit de la compagnie L'illusion, les marionnettes sont aussi mises à contribution pour rappeler la connexion et la sororité avec les créatures non humaines. Le fantastique n'est jamais très loin dans cet objet théâtral pourtant bien ancré dans l'humanité.**

Voyager par le son et la lumière. Apprendre sur soi par la voie des voyages. S'ouvrir à apprécier la beauté. S'appuyer sur les autres pour arriver à vaincre ses peurs. Voilà quelques enjeux fondamentaux qui, de manière toute simple, ludique et profondément authentique, sont abordés par les aventurières bienveillantes d'*Archipel*.

À travers ce court spectacle d'à peine 45 minutes, les spectateurs et spectatrices, petit-es et grand-es, sont convié-es à se glisser dans un monde de voyage loin du chaos des aéroports, où le seul élément « tout inclus » est notre droit collectif, humain, universel d'accéder à notre imaginaire et de le faire fructifier pour créer du sens, de la grâce, voire de l'intelligence. Cette douce invitation à rouvrir les yeux et les sens est un très joli cadeau de fin d'année.

Archipel

Texte : Louis-Charles Sylvestre. Idéation et mise en scène : Sabrina Baran. Scénographie : Laurence Gagnon Lefebvre. Marionnettes : Sophie Deslauriers et Laurence Gagnon Lefebvre. Lumières : Audrey-Anne Bouchard. Avec Paola Huitron, Citali Germé Trevino et Maryse Poulin. Une production de L'illusion, Théâtre de marionnettes, présentée à la Maison Théâtre jusqu'au 8 janvier 2023.

TAGS • À L’AFFICHE • AUDREY-ANNE BOUCHARD • CITALI GERMÉ TREVINO • L’ILLUSION THÉÂTRE DE MARIONNETTES • LAURENCE GAGNON LEFEBVRE • LOUIS-CHARLES SYLVESTRE • MAISON THÉÂTRE • MARYSE POULIN • PAOLA HUITRON • SABRINA BARAN • SOPHIE DESLAURIERS



À PROPOS DE SYLVIE ST-JACQUES:

Journaliste depuis 25 ans, Sylvie St-Jacques a été chroniqueuse de théâtre à La Presse (2006-2012) et a écrit sur la vie culturelle d'ici et d'ailleurs dans plusieurs médias canadiens. Depuis 2018, elle poursuit des recherches doctorales en Études du développement global à l'Université Queen's en Ontario.